

GUILLAUME BELLON  
Université Stendhal-Grenoble III

### « *Le Sourire de Barthes* »

**Mots-clés** : Barthes, cours, Neutre, sourire, théorie.

**Résumé** : Au moment de terminer *Le Neutre*, le cours qu'il dispense au Collège de France en 1978, Roland Barthes consacre quelques paragraphes au « sourire ». Ce court développement nous intéresse en ce qu'il regroupe les valeurs de ce « Neutre » poursuivi par l'enseignant durant treize séances : figuration d'un objet indécis (Barthes lui-même renonce à fixer ce qu'il entend par « Neutre »), le « sourire » invite également à interroger l'image de l'auteur. Signe « de l'extase, de l'énigme, du rayonnement doux, du souverain bien », le « sourire » pourrait ainsi constituer à la fois la métaphore d'une pensée subtile, comme la figure d'un penseur étranger à tout système.

À qui voudrait aborder les cours de Barthes par l'entrée thématique que dispose leur titre, il faudrait opposer l'aveu du professeur lui-même : « finalement, on fait toujours le même cours, de quelque façon qu'il s'appelle »<sup>1</sup>. *Quid* du « Neutre », cet objet de recherche qui prête son nom à la deuxième année d'enseignement de Barthes au Collège de France ?<sup>2</sup> Ne s'agit-il que d'un objet écran, dont il serait vain de vouloir fixer le sens ou l'extension ? Cette évanescence de l'objet, il paraît aisé d'en faire le signe de la non-conséquence, de la légèreté de celui qu'on nomme le « dernier Barthes »<sup>3</sup>, dont on se plaît à souligner, comme l'avait fait il y a quelques années déjà Stephen Heath, l'incessant « déplacement »<sup>4</sup>. Au bougé du discours barthésien correspondrait la dissémination d'un propos difficilement identifiable, rétif à toute assignation dans les catégories traditionnelles du savoir (la recherche menée dans *Le Neutre* est-elle d'ordre philosophique ? éthique ? morale ?).

Au cœur d'un enseignement que le professeur dit vouloir « faire partir, chaque année, d'un fantasme »<sup>5</sup>, le « Neutre » souscrit à la volonté de déprise théorique affichée par Barthes : objet qui peut seulement se *décrire*, et non se *définir*, il est à poursuivre au long des treize séances et des vingt-trois « figures » qui occupent le

---

<sup>1</sup> R. Barthes, *La Préparation du roman*, séance du 10 mars 1979. Voir la plage correspondante sur le cédé commercialisé par les éditions du Seuil, en partenariat avec l'Imec.

<sup>2</sup> On citera l'« Argument » avancé par le professeur en première séance : « Je définis le Neutre comme ce qui déjoue le paradigme, ou plutôt j'appelle Neutre tout ce qui déjoue le paradigme. Car je ne définis pas un mot ; je nomme une chose : je rassemble sous un nom, qui est ici le Neutre. Le Paradigme, c'est quoi ? C'est l'opposition de deux termes virtuels dont j'actualise l'un, pour parler, pour produire du sens ». R. Barthes, *Le Neutre*, Th. Clerc (éd.), Paris, Seuil/Imec, 2002, p. 31.

<sup>3</sup> Voir à ce propos l'article de Tiphaine Samoyault, « Relire Barthes », in *La Quinzaine littéraire*, 844, décembre 2002, p. 6-7.

<sup>4</sup> St. Heath, *Vertiges du déplacement : lectures de Barthes*, Paris, Fayard, 1974.

<sup>5</sup> C'est le vœu exprimé à l'occasion de la leçon inaugurale : voir R. Barthes, *Leçon*, in *Œuvres complètes*, É. Marty (éd.), t. V, Paris, Seuil, 2002 (désormais OC, suivi du numéro du tome auquel se reporter), p. 445.

cours<sup>1</sup>. Ces figures, amorces de développement sur « la Conscience », « le Sommeil » ou « l’Affirmation », sont présentées comme autant de « scintillations », d’« intensités » qu’accumule la recherche sans les ordonner ou les synthétiser. Il n’est pas jusqu’à l’exposition qui se veuille elle-même aléatoire : aucun ordre dissertatif ne peut prendre place, quand le Neutre est présenté comme désirable dans sa non-dialecticité. Objet qui doit s’abolir, « intenable » sur lequel il faut « quand même tenir treize séances », le Neutre invite à un développement étale, sans progression. Les procédures du discours enseignant sont cependant bien plus complexes ; Barthes promet, à plusieurs reprises, une ultime figure qui serait figuration du Neutre : « l’Androgyne », dont le professeur retient une expression précise, le Sourire. Le discours enseignant s’achève sur ces mots : « De là (et je vais finir ici), reprenant Freud et Léonard, nous pourrions dire peut-être que le Neutre a sa figure, son geste, son inflexion figurée en ce qu’elle est inimitable : le sourire, le sourire léonardien analysé par Freud : La Joconde, Ste Anne, Lédà, St Jean, Bacchus : sourires à la fois d’hommes et de femmes, sourires-figures en qui s’abolit la marque d’exclusion, de séparation, sourire qui circule d’un sexe à l’autre [...] »<sup>2</sup>.

Au lieu ultime du cours, le Sourire ne s’offre-t-il pas comme signe ? Difficile de ne pas investir les quelques paragraphes occupés à en parler d’une valeur sinon conclusive, du moins symboliquement forte : de quoi, alors, le Sourire esquisse-t-il la métaphore ? De quoi ou de qui : s’il paraît tentant de faire du Sourire la clé heuristique du cours de 1978, on peut travailler à en faire l’image même de l’auteur.

### **Le Sourire, métaphore du cours**

C’est peu dire en effet que le sourire puisse être lu comme métaphore du Neutre. Après tout, « scintillations » ou « intensités » sont à envisager dans l’ombre portée de cette figure que l’ancienne Rhétorique connaît bien<sup>3</sup>. Plus encore, si les concepts, selon l’aphorisme nietzschéen, ne sont que le résidu d’une métaphore, parce que le Neutre déjoue le concept (ou le dépasse), son expression opère un retour à l’image, retour dont le Sourire est la dernière figuration. Au moment de conclure le colloque de Cérisy, dont il est le « prétexte », Barthes pointe d’ailleurs cette caractéristique du discours intellectuel contemporain d’être condamné à l’image, et de n’avoir d’autre recours que celui des métaphores. Métaphores vives, qui portent en leur cœur l’impossibilité d’une diction im-médiate, la nécessité d’un détour par les lieux de l’image. Le sourire est ainsi ce silence (troisième figure du cours)<sup>4</sup> qui se refuserait à signifier, cette « énigme » qui n’exprimerait pas plus que

---

<sup>1</sup> À partir du fantasme initial, et afin d’en faire jouer autant d’éclairages possibles, le cours dispose vingt-trois figures traitées selon un mode d’exposition aléatoire : voir R. Barthes, *Le Neutre*, *op. cit.*, p. 35-38.

<sup>2</sup> R. Barthes, *Le Neutre*, *op. cit.*, p. 243-244.

<sup>3</sup> On se reportera, à ce propos, aux notes publiées par Barthes en 1970 sous le titre « Ancienne Rhétorique, aide-mémoire » (*OC*, III, p. 527-601).

<sup>4</sup> Si le silence est d’abord envisagée comme « arme supposée pour déjouer les paradigmes

la délicatesse dont elle témoigne. « Délicatesse », c'est le titre d'une autre figure, au cœur du cours<sup>1</sup>, et sur laquelle Barthes revient à l'occasion d'un des suppléments qui ponctuent l'ouverture de quelques séances. Le professeur regrette alors de n'être qu'imparfaitement parvenu à exprimer l'importance que revêt cette figure, dans ses résonances profondes et ses affinités avec le fantasme de Neutre poursuivi dans le cadre du cours : la présence diffuse de la « Délicatesse » aurait dès lors quelque chose à voir avec le « rayonnement doux » du sourire.

Le sourire est dès lors cette affirmation suspendue par sa fragilité même : sou-rire, donc, de n'être ni franc ni sonore, mais clarté soudaine d'un visage, expression rendue à son énigme. Si le rire, on le sait depuis Bergson, marque une rupture, le sourire, comme mouvement tendu vers son évanouissement, ne fige ni ne rompt : il est cette légère ondulation à la surface de l'eau, selon la métaphore barthésienne, cette ride déjà disparue. C'est bien en ce qu'il suspend le commentaire, qu'il « circule » et ne se laisse prendre dans aucun réseau de sens dense et consistant (ces valeurs de « nappé » et de « continu » dont Jean-Pierre Richard a brillamment démontré l'aversion qu'elle suscite dans l'imaginaire barthésien)<sup>2</sup> que le sourire devient expression bienveillante et désirable du Neutre.

Notre démarche, ici, pour souscrire à l'horizon problématique du présent article, n'en emporte pas moins une difficulté redoutable, qu'on ne saurait passer sous silence. Interroger la métaphoricité d'un des traits du cours, en posant un plan organisant sens propre et sens figuré, renvoie à une construction intellectuelle à laquelle justement le cours souhaite échapper. *Sou-rire* : le terme, dans son étymologie, porte une atténuation qui est d'abord soustraction ; soustraction à l'analyse, à sa violence – sa dimension « castratrice », dirait Barthes<sup>3</sup>. C'est d'ailleurs en ces termes que le professeur conclut le paragraphe consacré au Sourire : « Au geste du paradigme, du conflit, du sens arrogant, qui serait le rire castrateur, répondrait le geste du Neutre : le sourire ». On voudrait néanmoins tenir une position inconfortable, ni tout à fait analyse, ni tout à fait écriture, à *partir* d'un cours et de ses objets, en une proximité à la langue de Barthes qui ne reconduirait pas la paralysie du psittacisme, mais permettrait de prolonger – selon le vœu même du professeur – les images qui ponctuent et guident son enseignement. Or, si comme l'écrivait Barthes dès le début des années 1970, il ne saurait exister de « cran d'arrêt au langage »<sup>4</sup>, on ne saurait à notre tour poser de limites à l'extension de cette métaphore du Sourire.

---

(les conflits) de la parole », parce qu'il « se solidifie lui-même en signe (c'est-à-dire pris dans un paradigme) », il s'agit bien pour Barthes d'« essayer – paradoxalement – de déjouer le silence (comme signe, comme système) ». Voir *Le Neutre*, *op. cit.*, p. 55.

<sup>1</sup> Voir R. Barthes, *Le Neutre*, *op. cit.*, p. 58-66 pour la figure, et p. 79 pour le supplément, dans lequel le professeur qualifie la délicatesse d'« étoffe de la vie dans son grain ».

<sup>2</sup> J.-P. Richard, *Roland Barthes, dernier paysage*, Lagrasse, Verdier, 2003.

<sup>3</sup> R. Barthes, *Le Neutre*, *op. cit.*, p. 244.

<sup>4</sup> Voir *S/Z*, l'étude consacrée par Barthes à la nouvelle, alors peu connue, de Balzac, « Sarrasine » (*OC*, III, p. 124-126).

### Le Sourire, image de l'auteur

Des trois cours proposés par Barthes au Collège de France, *Le Neutre* occupe en effet une place centrale, qu'il semble ne pas falloir limiter à la position médiane qui est la sienne : après le *Comment vivre ensemble*, avant *La Préparation du roman*, qui s'étend sur deux années. Il serait d'ailleurs aisé de pointer le lien qui s'établit d'une année l'autre : le tiers-lieu qu'ouvre le Neutre comme objet préfigure cette tierce-forme (appelée Roman par commodité) dont l'exploration occupe les deux années suivantes<sup>1</sup>. Mais ce n'est là qu'un effet local, un écho ponctuel, quand il semble qu'il faille au contraire travailler à construire un lien d'envergure. Dès la présentation du cours, Barthes assume en effet la possibilité d'une relecture de l'ensemble de son œuvre, en présentant *Le Neutre* comme « remake du *Degré zéro de l'écriture* ». Cœur irradiant d'une recherche ponctuelle – celle menée au Collège – le cours de 1978 déploie ainsi ses ombres sur l'ensemble de l'œuvre de Barthes : pour Thomas Clerc, cette valeur qui se cherche ici, le Neutre, viendrait enfin expliciter l'un des points aveugles de la pensée de l'auteur. « Roland le Neutre », le titre de l'article qu'il consacre à ce sujet<sup>2</sup>, dit l'effet de congruence entre un objet et la réception actuelle de l'œuvre de Barthes.

Qu'en est-il, dans cette perspective, du Sourire ? Il est peut-être en effet ce discours neutre que la préface des *Essais critiques* dit impossible<sup>3</sup>, et qu'appelle encore de ces vœux, dix années plus tard, le *Roland Barthes par Roland Barthes*, ce « petit livre » que l'auteur « a feint d'écrire sur [lui]-même »<sup>4</sup>. Il faut en effet citer la parenthèse qui clôt, dans l'ouvrage de 1975, le fragment intitulé « Le Plein du cinéma », dans lequel l'auteur fait état de sa préférence pour la photographie face au cinéma : « (Ceci, à peine énoncé, me paraît être un aveu d'imaginaire ; j'aurais dû l'énoncer comme une parole rêveuse qui chercherait à savoir pourquoi je résiste ou je désire ; malheureusement, je suis condamné à l'assertion : il manque en français (et peut-être en toute langue) un mode grammatical qui dirait *légèrement* (notre conditionnel est bien trop lourd), non point le doute intellectuel, mais la valeur qui cherche à se convertir en théorie) »<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> « Le Roman est un discours sans arrogance, il ne m'intimide pas ; c'est un discours qui ne fait pas pression sur moi [...] : préoccupation du cours sur le Neutre → Roman : écriture du Neutre », R. Barthes, *La Préparation du roman*, N. Léger (éd.), Paris, Seuil/Imec, 2003, p. 41.

<sup>2</sup> Th. Clerc, « Roland le Neutre », in *Revue des Sciences Humaines*, « Sur Barthes », 2002, Cl. Coste (éd.) Lille, p. 41-53. On signalera également l'étude, plus ancienne, de Bernard Comment, au titre révélateur : *Roland Barthes, vers le neutre*, publiée chez Christian Bourgois (1990).

<sup>3</sup> À partir de l'exemple d'une lettre de condoléances pour un ami, Barthes écrit : « Toute propriété du langage étant impossible, l'écrivain et l'homme privé (quand il écrit) sont condamnés à varier d'emblée leurs messages originels, et puisqu'elle est fatale, à choisir la meilleure connotation, celle dont l'indirect, parfois fort détourné, déforme le moins possible, non pas ce qu'ils veulent dire, mais ce qu'ils veulent faire entendre [...] ». R. Barthes, *Essais critiques*, in *OC*, II, p. 277.

<sup>4</sup> R. Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes*, in *OC*, IV.

<sup>5</sup> R. Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes*, in *OC*, IV, p. 634-635.

Et si le sourire, apparu quelques années plus tard comme objet désirable, se révélait à même de prendre en charge cette « parole rêveuse » ? S'il était à même de dire *légèrement* ce que toute parole engluée dans la rigidité d'un « mode grammatical » ? Par là, il apparaît possible de faire du Sourire, « Souverain Bien », selon un mot plus d'une fois employé par le professeur (c'est ainsi, déjà, qu'il qualifiait le « Vivre Ensemble », horizon du premier cours au Collège de France)<sup>1</sup>, une position éthique, engagée dans le processus désigné par Marielle Macé comme « la déprise de l'assertion »<sup>2</sup>, et qui fait écho à un des principes du cours que met en avant Éric Marty : la « pratique d'une sorte d'*understatement* presque systématique »<sup>3</sup>. À la suite de ce que la critique formule ou approche au moyen d'un lexique étranger, on proposera donc le (sou)rire comme signe de ce rapport distant à la langue autant qu'à la théorie.

Le Sourire comme recours permettrait d'échapper à ce que Barthes a nommé, maladroitement peut-être (mais il n'est pas dans le propos de cet article de discuter la pertinence de pareille affirmation) le fascisme de la langue. Lors de sa leçon inaugurale, le professeur cherche à définir le lieu de son enseignement – qui ne peut être que le langage – et à en pointer l'impossible sortie, « huis clos » qui fait de l'obligation à dire une violence difficilement tenable : prise entre « l'autorité de l'assertion » et « la grégarité de la répétition », la langue, « dès qu'elle est proférée, fût-ce dans l'intimité la plus profonde du sujet, [...] entre au service d'un pouvoir »<sup>4</sup>. On reprendra dès lors la question posée par Marielle Macé : « Que faire du langage après l'avoir déclaré violent ? »<sup>5</sup>. Quand d'autres préfèrent en rire, pour en démontrer (autant qu'en démonter) l'ordre<sup>6</sup>, le Sourire figure ce pas de côté, cette esquive. Esquive de la langue et du pouvoir qu'elle emporte, esquive d'une théorie oubliée de la nuance<sup>7</sup>.

Il convient en effet de ne pas sous-estimer le vœu qu'exprime le Roland Barthes : celui d'une « valeur qui cherche à se convertir en théorie ». Sans forcer le parallèle, en laissant « friser » les nuances d'un discours à un autre, on peut lire là

---

<sup>1</sup> R. Barthes, *Comment vivre ensemble. Simulations romanesques de quelques espaces quotidiens*, Cl. Coste (éd.), Paris, Seuil/Imec, 2002, p. 180.

<sup>2</sup> M. Macé, « Barthes et l'assertion : la délicatesse en discours », in *Revue des Sciences Humaines*, « Sur Barthes », 2002, Cl. Coste (éd.), Lille, p. 151-165.

<sup>3</sup> É. Marty, « Avant-Propos », in R. Barthes, *Comment vivre ensemble*, *op. cit.*, p. 10.

<sup>4</sup> R. Barthes, *Leçon*, in *OC*, V, p. 432.

<sup>5</sup> M. Macé, « Barthes et l'assertion... », art. cité, p. 151.

<sup>6</sup> C'est en effet le propos de Michel Foucault, dans sa leçon inaugurale : par « ordre du discours », le professeur, nouvellement élu sur une chaire d'« Histoire des Systèmes de pensée », entend fixer les modalités selon lesquelles peut se penser et surtout *se dire* le « vrai » : « Il se peut qu'on dise le vrai dans l'espace d'une extériorité sauvage ; mais on n'est dans le vrai qu'en obéissant aux règles d'une "police" discursive qu'on doit réactiver en chacun de ses discours ». Voir M. Foucault, *L'Ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971.

<sup>7</sup> En témoignent ces mots du professeur lors de la première séance : « Ce que je cherche, dans la préparation du cours, c'est une introduction au vivre, un guide de vie (projet éthique) : je veux vivre selon la nuance » (*Le Neutre*, *op. cit.*, p. 37).

l'horizon du « dernier Barthes ». Le cours de 1978 ne se pense pas autrement, et s'affiche, dès la séance d'exposition, comme soustraction à une théorie impossible. Le Sourire, « geste » du Neutre, « inflexion figurée en ce qu'elle est inimitable » n'apparaît-il pas alors comme image de l'auteur, à même de prendre en charge la distance de celui-ci à toute théorie ? Près de trente ans après la disparition de l'auteur, tout lecteur qui souhaiterait le retrouver est bien en droit de réclamer, à l'instar de Barthes au moment de la mort de sa mère, « juste une image, mais une image juste »<sup>1</sup>. Mais cette image, où la trouver ? Barthes n'a jamais cherché à dissimuler son inconfort devant toute photo de lui, tel qu'il en rend compte notamment dans un des chapitres de son dernier ouvrage, *La Chambre claire*<sup>2</sup>. Il n'est que de lire la protestation de l'auteur : « Mais comme ce que je voudrais que l'on capte, c'est une texture morale fine, et non une mimique, et comme la Photographie est peu subtile, sauf chez les très grands portraitistes, je ne sais comment agir de l'intérieur de ma peau. Je décide de "laisser flotter" sur mes lèvres et dans mes yeux un léger sourire que je voudrais "indéfinissable", où je donnerais à lire, en même temps que les qualités de ma nature, la conscience amusée que j'ai de tout le cérémonial photographique »<sup>3</sup>. Dans la collection de clichés qui fondent l'imagerie du vingtième siècle, à côté du Sartre de profil, fumant la pipe, du Foucault les mains croisées sur son crâne lisse, il faut alors « divaguer »<sup>4</sup> et construire l'image du sourire du Barthes, « de l'extase, de l'énigme, du rayonnement doux, du souverain bien »<sup>5</sup> – autant de qualificatifs d'un « geste » qui serait aussi image heureuse de l'auteur.

---

<sup>1</sup> R. Barthes, *La Chambre claire*, in *OC*, V, p. 845.

<sup>2</sup> Voir *ibid.*, p. 796-800.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 797.

<sup>4</sup> R. Barthes, *Le Neutre*, *op. cit.*, p. 244.

<sup>5</sup> *Ibid.*